

LA SIGNIFICATION HISTORIQUE DE DIEN BIEN PHU

Alain Ruscio*

Article paru dans le mensuel *L'Indigène de la République*, mai 2007

* Historien, chercheur indépendant, président du Centre d'Information et de Documentation sur le Vietnam contemporain

alainruscio@aol.com

Dien Bien Phu... Le sort a voulu que ce petit village du pays thaï, au nord du Vietnam, près de la frontière laotienne, devienne un des noms les plus importants de l'histoire du XX^e siècle. Le sort ? Non. Plutôt la volonté de « casser du Viet »¹, comme on disait alors élégamment dans les salons des gouvernants de la IV^e République et dans les états-majors de Hanoi.

En novembre 1953, quand les généraux français, Navarre en tête, décident de larguer des milliers de parachutistes sur Dien Bien Phu, la guerre vient de « fêter » son septième anniversaire. Où sont-elles, les rodomontades des premiers mois de la guerre, les certitudes d'être entrés dans le « dernier quart d'heure » ? En vérité, l'armée française est déjà acculée, avant l'ultime défaite. Sur les murs des bureaux des généraux, une carte marque l'implantation des forces. En rouge, les positions Viet Minh, en blancs, les positions françaises. Nul n'ignore, alors, le surnom de cette carte : « vérole »... tant les taches blanches paraissent des îlots à la veille de la submersion.

Comment expliquer que les troupes de Vo Nguyen Giap, le général en chef Viet Minh, aient progressivement pris l'ascendant ? L'aide du monde socialiste, de la Chine en particulier ? Elle existe, mais ne peut être comparée, en quantité et en qualité, à celle que les Etats-Unis dispensent à la France (près de 80 % du financement en 1954). L'indifférence de l'opinion, en métropole ? Elle est évidente, mais à qui la faute ? Les officiels français n'ont pu opposer qu'une guerre impopulaire à la guerre populaire de Giap : le pays ne se sent pas concerné – à juste titre – par ce conflit du bout du monde, où l'intérêt national n'est pas engagé. L'intérêt national, non, mais les intérêts les plus obsolètes de la grande colonisation, si. Ceci explique peut-être cela.

Dien Bien Phu, donc.

La bataille dure de la mi-mars au 7 mai 1954. A l'origine, l'optimisme, là encore, règne, côté français. D'hommes à hommes, en choc frontal, on va écraser les

¹ Les officiels (et la presse), en France, ne disaient jamais « Vietnamiens », pour désigner leurs adversaires, mais « Viet Minh » (du nom du Parti, dirigé par Ho Chi Minh, qui menait la lutte) ou « Viet », terme méprisant.

« Viets »... Le racisme colonial a ici un effet inattendu : durant un siècle, les Français se sont habitués à mépriser ces petits hommes jaunes, si (apparemment) frêles, si (apparemment) incapables d'organisation... A part quelques esprits lucides, il ne leur vient pas à l'esprit qu'une ère, celle de la domination technique – et donc militaire – sans partage de l'Occident est en train de s'achever.

Le 7 mai 1954, donc, les derniers défenseurs du camp de Dien Bien Phu, harassés, brisés par une bataille continue de 55 jours, reconnaissent, la mort dans l'âme, la supériorité de l'adversaire. Une guerre s'achève.

On imagine mal l'écho que put avoir cet événement dans le monde colonisé ou dominé, en particulier dans l'outre-mer français : les colonialistes avaient été vaincus, une armée régulière défaite. Le président du Gouvernement provisoire de la République algérienne (GPRA), Ben Youcef Ben Khedda, se souvient : « Le 7 mai 1954, l'armée d'Ho Chi Minh inflige au corps expéditionnaire français au Vietnam l'humiliant désastre de Dien Bien Phu. Cette défaite de la France agit en puissant détonateur sur tous ceux qui pensent que l'option de l'insurrection à court terme est désormais l'unique remède, la seule stratégie possible (...). L'action directe prend le pas sur toutes les autres considérations et devient la priorité des priorités »¹. Et ce n'est évidemment pas un hasard si l'insurrection algérienne éclate trois mois plus tard², même si, évidemment, le processus algérien avait son propre rythme de développement.

Mais la contagion ne s'arrêtera pas et le Vietnam devient, pour de nombreux colonisés, un modèle.

En témoigne la popularité d'un curieux petit bonhomme, si réservé, si modeste, que l'Histoire a retenu sous l'un de ses nombreux pseudonymes, Ho Chi Minh. La vie entière de cet homme est la preuve, incontestable, que le patriotisme le plus intransigeant peut se conjuguer avec l'internationalisme. Dès les années 20, en France, il est membre fondateur et principal animateur de l'Union intercoloniale, qui publie le journal *Le Paria*. Là se retrouvent des colonisés de tous les continents. Pour le futur Ho Chi Minh, la communauté de malheur – être colonisés par la même puissance – devient une communauté de destin – être des éléments combattants d'un même mouvement –. Toute sa vie est dans ce symbole.

Lorsque commence, en 1946, la guerre d'Indochine, le combat des Vietnamiens est observé avec le plus grand intérêt par tous les « damnés de la terre ». Le 5 juin 1947, à Paris, lors d'un grand meeting tenu au Vel d'Hiv', par exemple, prennent la parole des hommes politiques appelés à des destins divers : le futur président ivoirien Félix Houphouët-Boigny pour le Rassemblement démocratique africain (RDA, alors apparenté au groupe communiste à

¹ *Les origines du 1^{er} novembre 1954*, Dahlab, Alger, 1989 ; cité par Benjamin Stora, « Un passé dépassé ? 1954, de Dien Bien Phu aux Aurès », document dactylographié d'un colloque, Hanoi, avril 2004.

² L'a-t-on suffisamment observé ? L'Empire colonial français, comme le Premier Empire, celui de Napoléon, a connu ses « cent jours » : entre le 20 juillet 1954, date de la signature des accords de Genève qui mirent fin au conflit indochinois, et la Toussaint 1954. Clin d'œil (ou grimace ?) de l'Histoire.

l'Assemblée), le poète Aimé Césaire pour le Parti communiste français (PCF), le futur président de l'Assemblée nationale sénégalaise Lamine Gueye pour le Parti socialiste SFIO, un Algérien présenté comme « Chérif » pour le Manifeste algérien¹...

Plusieurs témoignages l'attestent : les yeux des colonisés sont alors tournés vers les maquis du Vietnam. Résistera-t-il à la force infiniment supérieure du corps expéditionnaire français ? Dans les pays colonisés, la censure tatillonne et la répression ne permettent pas une expression spectaculaire de la solidarité. Mais les rares textes émanant des milieux nationalistes attestent de cette attention. Comme ce magnifique appel du vieux leader « rifain », Abd El Krim, alors en exil au Caire : « La victoire du colonialisme, même à l'autre bout du monde, est notre défaite et l'échec de notre cause. La victoire de la liberté dans n'importe quel endroit du monde est notre victoire, le signal de l'approche de notre indépendance »².

D'autres témoins, au contraire, s'en effrayent. En 1949, l'écrivain Maurice Genevoix sillonne l'Afrique. Comme il était fréquent en ce temps-là, il en ramène un ouvrage fait de notes prises sur le vif et de réflexions sur la situation. « Partout où je suis allé, écrit-il, Tunisie, Algérie, Maroc, Sénégal, Soudan, Guinée, Côte d'Ivoire ou Niger, il était tout de suite évident que l'importance des événements d'Indochine était tenue d'avance pour décisive. Les silences, sur ce point, étaient plus éloquents que les paroles »³.

La succession des revers de l'armée française en Indochine accentuera évidemment la prise de conscience de la solidarité entre colonisés, un peu partout dans l'Empire. C'est par exemple dans les ports d'Algérie (Oran, Alger), et non en métropole, que les dockers refusent, les premiers, de charger du matériel de guerre à destination de l'Indochine.

Quel fut l'écho de Dien Bien Phu ? Une solide étude de l'opinion – utilisant notamment les rapports de police – et de la presse des ex-colonies françaises fait encore défaut. Cependant, divers indices laissent penser que l'on s'est réjoui dans plus d'un foyer, d'Alger à Tananarive en passant par Dakar.

Une chose est certaine : Dien Bien Phu n'est pas seulement entrée dans l'Histoire de deux pays - pour la France, comme le symbole d'une obstination anachronique débouchant sur une catastrophe, pour le Vietnam comme celui de la reconquête de l'indépendance nationale. La bataille a été reçue, de par le monde, comme une rupture annonçant d'autres combats. L'odeur de la poudre s'était à peine dissipée, dans la cuvette du « Tonkin », qu'elle imprégnait les Aurès. Et l'écho de la bataille n'attendit pas son premier anniversaire pour voir réunis, à Bandoeng, les « damnés de la terre ».

¹ *L'Humanité*, 6 juin.

² Voir *Abdelkrim Khattabi et son rôle dans le Comité de libération du Maghreb*, document cité par Abdallah Saaf, *Histoire d'Anh Ma*, Paris, L'Harmattan, 1996

³ *Afrique blanche, Afrique noire*, Flammarion, Paris, 1949.

En 1962, dans la préface de La Nuit coloniale, le leader nationaliste algérien Ferhat Abbas écrit : « Dien Bien Phu ne fut pas seulement une victoire militaire. Cette bataille reste un symbole. Elle est le Valmy des peuples colonisés. C'est l'affirmation de l'homme asiatique et africain face à l'homme de l'Europe. C'est la confirmation des droits de l'homme à l'échelle universelle. A Dien Bien Phu, la France a perdu la seule légitimation de sa présence, c'est-à-dire le droit du plus fort »¹.

Valmy... A la réflexion, la comparaison est excellente. On sait qu'en 1792, les soldats révolutionnaires français partaient à l'assaut aux cris de « Vive la nation ! » (ce qui ne signifiait absolument pas « A bas les autres nations ! »). C'est ce sentiment national, nié, ignoré, c'est cette fierté d'êtres humains, que les colonisés, à Dien Bien Phu comme dans tous les pays dominés, a triomphé de la morgue des anciens seigneurs.

¹ Julliard, 1962